

La confusion entre le sacré et le saint, la fin et les moyens, est à dépasser.

"La paix et l'harmonie sont toujours à inventer, à construire, à cultiver. Elles demandent effort, combat, engagement. Elles n'arrivent pas parce qu'on a supprimé les motifs de désaccord, mais parce qu'on a appris à les gérer autrement que par la violence.(André Gounelle)"

Selon une formule de Paul Ricœur, il convient alors de mener « le combat de la religion contre la religion au sein de la religion » pour séparer le bon grain de l'ivraie, la religion authentique de sa sœur aliénée. Quand Castellion, à la suite du bûcher de Michel Servet, apostrophe Calvin par cette question: « Nous diras-tu, à la fin, si c'est le Christ qui t'a enseigné à brûler des hommes ? », il oppose l'évangile au représentant d'un pouvoir, d'une église et d'une cité violentes, à l'organisation oppressive et intolérante. Nous devons justement à Jésus Christ d'avoir introduit la distinction entre le sacré, dans lequel s'origine nombre de violences, à ce qui est saint relevant plutôt de l'amour et de la non-violence.

Tout peut être déclaré sacré: la nation, la terre, le peuple, le Temple, la pureté rituelle, le sabbat, la Loi, la différence sexuelle, la richesse, le profit, le pouvoir des clercs, l'armée, l'église, le pape, Mahomet, la Bible, le Coran, etc. Et tout manquement ou toute atteinte au respect de ces notions sacrées doivent être punis. C'est alors l'escalade symétrique incontrôlable. La justification de la violence. L'illusion d'un ordre stable à protéger par l'imposition fanatique. Ce qui conduit invariablement aux dérives de l'obéissance formelle, hypocrite, extérieure ou pire au fanatisme.

Face à toutes ces dérives, Jésus Christ nous apprendra à préférer fermement la sainteté au sacré, la libre obéissance du cœur, le négatif défié, endigué et dominé, jusque - et y compris - dans l'amour des ennemis (= le refus de se comporter comme eux le font). La violence pourrait être réactionnelle: " L'absurde règne en maître partout : en nos modes de vie, institutions, en nos lois, nos restructurations, nos changements économiques ou institutionnels. Il y a risque obligé de normalisation. « La société nous tend la main : « Soyez comme nous et vous ne souffrirez plus, soyez des êtres automates et vous n'entendrez plus parler de l'être. » (1).» À cette normalisation s'ajoute encore la réification si justement décrite par le marxisme, la transformation, la réduction des êtres à l'état de marchandises, de choses ou d'objets. La dépersonnalisation nous guette et nous incite d'autant plus à réagir pour affirmer notre singularité qui va s'exprimer le plus souvent par une quête de réussites et de mérites personnels.

L'individu perd la référence à son inconscient ontologique, et ce faisant se trouve dans l'incapacité de vivre le rapport de soi à soi dans une harmonie suffisante ; il est alors impuissant à être son être véritable. Il y a en cette méconnaissance plus qu'un risque assimilé à la banalité de la vie. « Car l'homme qui ignore le sens de son être ne pourra que ressentir une insatisfaction profonde qui le ronge. Sauf à se soumettre pour n'être qu'un automate intégré aux institutions régnautes, il la combat par l'avidité du pouvoir et la volonté de détruire ; il s'attache aux choses sans doute, mais surtout à autrui où il projette ses déceptions et ses rancœurs. L'être humain est alors l'être qui massacre. Il dépouille, il tue à défaut d'être parce qu'il y trouve la justification de son moi dans l'appropriation, l'exploitation ou l'abolition de ce qui s'y oppose (1, Jean-Marie Delassus, Neurologie de l'être humain, de la structure à l'existence, éd. Encre Marine, p.322.)" Ignorer ou ne pas trouver le sens de son être peut donc conduire à la violence réactionnelle.

La violence pourrait aussi être ontologique:

Selon René Girard, la forme ontologique du désir humain est mimétique. A ne désire pas un objet B pour ses propriétés particulières mais parce que C le possède. Il n'y a donc pas d'autonomie du désir mais une médiation : l'une externe (qui concerne l'inaccessible), l'autre interne qui fait de l'autre un modèle, un rival. « Seul l'être qui nous empêche de satisfaire un désir qu'il nous a lui-même suggéré est vraiment objet de haine. Celui qui hait se hait d'abord lui-même en raison de l'admiration secrète que recèle sa

haine. Afin de cacher aux autres, et de se cacher à lui-même, cette admiration éperdue, il ne veut plus voir qu'un obstacle dans son médiateur. Le rôle secondaire de ce médiateur passe donc au premier plan et dissimule le rôle primordial de modèle religieusement imité. Dans la querelle qui l'oppose à son rival, le sujet intervertit l'ordre logique et chronologique des désirs afin de dissimuler son imitation. Il affirme que son propre désir est antérieur à celui de son rival ; ce n'est donc jamais lui, à l'entendre, qui est responsable de la rivalité : c'est le médiateur (René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Pluriel, p. 24-25) » L'objet du désir s'estompe toujours au profit du médiateur. S'en suit le schéma classique : désir – rivalité – crise. Cet aspect du désir mimétique peut prendre des formes diverses, réelles ou symboliques, qui se retrouvent dans une idéologie, l'imitation d'un modèle social, dans nos fascinations pour les produits de marques ou de luxe, etc. Le désir mimétique va de la simple convoitise en passant par la jalousie jusqu'à l'holocauste : il concerne la quasi-totalité des comportements individuels et collectifs depuis la nuit des temps. Cela veut dire, pour René Girard, que la civilisation repose en fait sur le meurtre, sur le mensonge, et sur la dissimulation de meurtre : « On ne veut pas savoir que l'humanité entière est fondée sur l'escamotage mythique de sa propre violence, toujours projetée sur de nouvelles victimes. Toutes les cultures, toutes les religions, s'édifient autour de ce fondement qu'elles dissimulent, de la même façon que le tombeau s'édifie autour du mort qu'il dissimule. Le meurtre appelle le tombeau et le tombeau n'est que le prolongement et la perpétuation du meurtre. La religion- tombeau n'est rien d'autre que le devenir invisible de son propre fondement, de son unique raison d'être ( René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, p 244, Biblio essai.) »

L'apaisement se fait alors par le meurtre du bouc-émissaire. Toutes les civilisations et toutes les religions ont résolu ces crises mimétiques en désignant des victimes innocentes, des boucs émissaires, chargées de tous les maux et péchés du groupe humain pour ensuite les sacrifier. Ils étaient le pharmakon grec (le mal et le remède). Avec le temps, de tels simulacres ont été remplacés par des rites symboliques. Les mythes cependant sont l'archétype de ce mécanisme qui pousse les humains à dissimuler leur violence, ou à la rendre acceptable. Ils épousent en quelque sorte le point de vue des bourreaux, des persécuteurs qui voulaient voir en leurs victimes de réels coupables. Pour René Girard « le sacré, c'est la violence » et elle n'a jamais cessé : nous désignons sans cesse de nouveaux boucs émissaires en autant de coupables présumés. Jadis, cela se faisait spécifiquement à travers les récits mythologiques dont le but était d'effacer la violence, le meurtre d'origine, pour le transformer en quelque chose d'acceptable : « ... derrière le mythe, il n'y a ni de l'imaginaire pur, ni de l'événement pur mais un compte rendu faussé par l'efficacité même du mécanisme victimaire, mécanisme qu'il nous raconte en toute sincérité mais qui est forcément transfiguré par ses conteurs qui sont les persécuteurs (Idem, *Quand ces choses commenceront*, p 42-43, ed Arléa, 1996.) »